

Michal Govrin : la malédiction de l'errance

Michal Govrin révèle la dimension passionnée – voire érotique – du conflit israëlo-palestinien. Cette romancière, poétesse et directrice de théâtre, née à Tel-Aviv, vit aujourd'hui entre Israël et les États-Unis. Elle est lauréate du Prix Acum 2003 de la meilleure œuvre littéraire de l'année dans son pays.

Propos recueillis par Jasmina Šopova



© Forward Association

Michal Govrin publie son premier livre en français, *Sur le vif*, chez Sabine Wespieser éditeur, le 6 mars de cette année.

Vous vivez aujourd'hui entre deux continents. Que vous apporte cette expérience ?

Vivre « dans l'entre-deux » est une autre définition de ma façon d'être écrivain, d'adopter un point de vue à la fois proche et lointain sur moi-même et sur le monde. J'ai toujours pensé, depuis toute petite, que la « vraie vie » passait par l'écriture. Mais ce rêve s'est effrité, car tous les écrivains que j'admirais parlaient de pays lointains où se vivaient des enfances fascinantes. Alors que moi, comment aurais-je pu décrire l'ennui profond dans lequel se déroulait la mienne, coincée entre deux parents vieillissants (tous deux remariés, avec des familles antérieures vivantes ou disparues, sur lesquelles je ne savais

quasiment rien) dans un appartement au troisième étage de Tel-Aviv ?

Je n'avais qu'une seule issue, c'était de prendre la fuite. Je suis donc partie à Paris passer mon doctorat. C'était un moyen de me confronter à moi-même, de poser les questions, à distance. Dans un siècle d'exils et de migrations, je n'étais pas la seule à vivre cette expérience : celle de se mettre à chérir sa propre histoire lorsqu'on est loin de son pays. Je suis devenue une étrangère, une « minoritaire », une exilée, pareille aux clochards du coin de la rue. C'est là, pour la première fois, que j'ai eu le sens de l'autre.

À mon retour en Israël, je n'étais plus la même. J'ai quitté Tel-Aviv pour m'installer à Jérusalem. Je sens pourtant la tension qui existe entre ces deux villes, comme un tiraillement entre le sacré et le profane.

Depuis, ma vie de famille oscille entre Jérusalem et des séjours périodiques à Paris et dans le New Jersey. Vivre dans l'entre-deux est devenu mon exil d'écrivain, une façon de me remettre perpétuellement en question, d'affronter sans cesse de nouveaux défis.

Ilana Tsouriel, l'héroïne de votre roman *Sur le vif* (Sabine Wespieser éditeur, 2008), est, comme vous, la fille d'un des fondateurs de l'État d'Israël. Elle se dit frappée par « la malédiction de l'errance ».

C'est l'expression qu'emploie ironiquement Ilana pour qualifier le caractère cosmopolite de son existence. Il y perce une pointe de critique sioniste de la diaspora juive, ainsi que le rêve de « sauver » les Juifs d'un destin d'exil et d'errance grâce au retour vers la Terre promise et un nouvel État indépendant. Ilana a quitté Israël pour échapper à la violence intrinsèque du processus de construction nationale, et au conflit qu'il a engendré. Mais tout en mûrissant comme

► architecte, elle s'efforce de se dégager de ces contradictions étroites. Dans son projet de Monument pour la paix pour Jérusalem, l'épicentre du conflit, elle a recours à des concepts juifs traditionnels (l'année sabbatique, la hutte sukkah) qui introduisent une dimension d'errance et de renoncement comme mode alternatif de vie dans un lieu.

Votre mère est une rescapée de l'Holocauste. Dans quelle mesure cela a-t-il influencé votre manière d'être et votre œuvre ?

Ma mère, une femme solide et pleine de vie, ne m'a jamais parlé de ce qu'elle avait vécu. Lorsqu'elle est arrivée en Israël, en 1948, elle a fait ôter le nombre qui lui avait été tatoué à son entrée à Auschwitz. Enfant, je n'ai donc jamais su que « ma mère avait été victime de l'Holocauste », ni que son fils, dont elle cachait les photos dans son tiroir à lingerie que j'allais ouvrir en cachette, n'était plus de ce monde.

C'est à l'adolescence qu'a commencé pour moi un cheminement long et complexe vers la vérité, sans cesse redéfini par chaque étape de notre vie. C'est une question ouverte avec laquelle je vis, et un engagement que je porte, fidèle à l'éthique de ma mère, celui de me comporter en « être humain véritable ». Et c'est pour moi la seule vraie leçon à tirer face à l'abîme de l'humanité.

La plupart de mes écrits, qu'il s'agisse de romans, de poèmes ou d'essais, tentent, encore et encore, de

mettre en mots ce vécu et ce devoir singuliers et extrêmes.

L'amour d'Ilana pour le Palestinien Saïd l'emplit d'un sentiment de trahison vis-à-vis de son père. Pouvez-vous nous parler de ce sentiment ?

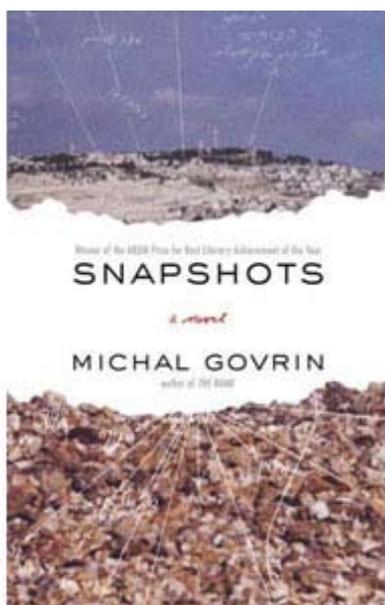
La liaison entre Ilana et Saïd fait ressortir la dimension passionnée – voire érotique – du conflit israëlo-palestinien. Un conflit qui, au bout du compte, puise ses racines dans les religions abrahamiques, fondées sur l'esprit d'exclusion et une rivalité passionnée entre frères.

Ce conflit politique a des conséquences tragiques, puisque la loyauté envers l'une des histoires est tout simplement perçue comme la trahison inévitable de l'autre. Ilana, qui soutient le camp de la paix, pense pouvoir dépasser cette frontière, même si elle trahit l'engagement sioniste de son père. Mais au fil du roman, en poursuivant sa lecture des archives paternelles, elle comprend que le rêve de paix qu'il a nourri n'est pas si éloigné du sien, alors qu'au moment de la guerre du Golfe et de l'Intifada, elle se sent au contraire trahie par Saïd et par les membres de la compagnie théâtrale palestinienne, qui se détournent peu à peu de leur collaboration.

Où est la trahison, où est la loyauté ? C'est une question cruciale que *Sur le vif* traite d'un point de vue personnel, érotique et politique. En se demandant, aussi, si trahir des convictions trop rigides n'équivaut pas, dans le fond, à un véritable acte de loyauté. C'est une question qu'une femme est sans doute à même de poser de la façon la plus poignante, dans la mesure où on lui concède rarement le droit de le faire, où les femmes ont rarement la possibilité de maîtriser leur existence et leur corps.

Vous enseignez à l'École de théâtre visuel de Jérusalem. Le roman et le théâtre, ce sont, là aussi, deux mondes entre lesquels vous naviguez.

Il m'arrive souvent, comme un acteur, d'« improviser », d'emmener l'écriture vers des espaces inconnus, y compris de moi-même, uniquement pour traquer et toucher le non-dit. J'ai souvent recours au monologue, qui me permet de capter les subtilités et les fluctuations de la voix vivante, de l'instant qui s'enfuit. Par le rythme, les respirations, la présence corporelle, j'« amène » le lecteur à « interpréter » ce



© Riverhead Books

Snapshots (Sur le vif), Riverhead Books, 2007.

► monologue, à le vivre avec autant de force qu'un acteur porté par le rôle qu'il incarne.

En tant qu'enseignante auprès de jeunes metteurs en scène, en Israël, je travaille avec des étudiants d'horizons aussi différents, sinon opposés, que peut en produire cette région : avec des jeunes qui exprimaient à travers Tchekhov la douleur qu'ils avaient ressentie après le retrait des colonies juives de Gaza, aussi bien qu'avec des jeunes Palestiniens appliqués eux aussi à dire leur douleur, par le biais de l'écriture ou de la direction d'acteurs.

Ma démarche a toujours été la même : permettre à ces jeunes de développer leur talent et d'aller jusqu'au bout de leur mission d'artistes, en même temps qu'un engagement viscéral pour l'art théâtral – un engagement sincère et objectif, par-dessus tout, pour la dimension humaine du théâtre, pour l'humanisme.



© 2007; Balance

Ballet de Danya Elraz, au Théâtre visuel de Jérusalem.

Kiran Desai : une vie entre Orient et Occident



© Jerry Bauer

Kiran Desai, la plus jeune lauréate du Booker Prize.

Avec *La Perte en héritage*, Kiran Desai est devenue la plus jeune lauréate du Booker Prize (2006). Elle y raconte l'exil, la mondialisation, l'appartenance à deux cultures. Née à New Delhi en 1971, elle a quitté l'Inde en 1986 avec sa mère, la romancière Anita Desai, pour vivre d'abord en Angleterre puis aux États-Unis.

Depuis que son deuxième livre, *The Inheritance of Loss* [paru en français en 2007 aux Éditions des Deux Terres sous le titre *La Perte en héritage*] lui a valu en octobre 2006 le très convoité Man Booker Prize, la vie de Kiran Desai n'est qu'un tourbillon grisant de voyages et d'éloges. Cette timide et modeste jeune femme de 36 ans, élevée en Inde, mais ayant passé plus de la moitié de sa vie aux États-Unis, est aujourd'hui l'une des voix les plus recherchées des circuits littéraires internationaux.

Kiran Desai sillonne donc le globe, de Hay-on-Wye (Royaume-Uni, Pays de Galles) à Copenhague (Dane- ►